

SUR DES RAILS

« Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie
Et sans dire un seul mot te mettre à rebâtir... »

Rudyard Kipling, « Si »

Il était plus de dix-neuf heures en ce 10 mars 2004. Je sortais d'une longue journée harassante, une parmi tant d'autres, car j'assumais temporairement les fonctions de procureur général des États-Unis, en lieu et place de John Ashcroft qui était souffrant. Je me trouvais au cœur d'un affreux conflit avec l'administration Bush. Et la situation n'allait faire qu'empirer.

Ma Chevrolet blindée noire, conduite par un membre de mon service de sécurité, roulait en direction de Constitution Avenue, longeant les musées, le Washington Monument et la pelouse sud de la Maison-Blanche. En fonction du niveau de menace, les hauts responsables gouvernementaux sont dotés d'une protection rapprochée. Je n'y avais pas eu droit durant mon mandat de procureur de Manhattan, mais depuis le 11 Septembre, le procureur général adjoint disposait d'une Chevrolet blindée et d'une escorte d'agents de l'US Marshals.

Après cette longue journée de travail, j'étais fatigué et j'avais envie de rentrer chez moi. C'est alors que mon

Une loyauté à toute épreuve

téléphone portable a sonné. David Ayres, le directeur de cabinet de John Ashcroft, était au bout du fil. David Ayres faisait partie de ces rares personnes qui paraissent se calmer quand sévit la tempête. Et donc, vu que nous étions en plein ouragan, sa voix manifestait un sang-froid à toute épreuve. Il venait de parler avec Janet Ashcroft, qui veillait son mari, le ministre de la Justice, dans l'unité de soins intensifs de l'hôpital universitaire George-Washington, où il avait été transporté en urgence pour une pancréatite aiguë.

Quelques minutes plus tôt, m'a raconté David Ayres, Janet Ashcroft avait reçu un appel du standard de la Maison-Blanche pour lui dire que George Bush voulait parler au ministre de la Justice. J'en connaissais la raison. Janet Ashcroft, qui était une femme avisée et une procureure intelligente et talentueuse comme son mari, avait, elle aussi, parfaitement compris de quoi il retournait. Elle avait refusé la communication. Mon époux est trop malade pour parler au Président, avait-elle répondu. Nullement découragé, le Président Bush lui avait alors annoncé qu'il envoyait de ce pas son conseiller juridique Alberto Gonzales et son chef de cabinet Andrew Card à l'hôpital pour discuter d'une question importante de Sécurité nationale avec son mari.

Janet Ashcroft avait immédiatement alerté David Ayres qui m'avait appelé à son tour.

J'ai raccroché le téléphone.

— Ed, je dois me rendre au plus vite à l'hôpital George-Washington, ai-je lancé d'un ton inhabituellement tranchant au chauffeur qui appartenait lui aussi à l'US Marshals.

En entendant l'urgence dans ma voix, il a actionné les gyrophares et a appuyé sur l'accélérateur comme s'il participait à une course de la Nascar¹. À partir de maintenant,

1. La Nascar Cup Series est la plus grande compétition automobile organisée depuis 1949 aux États-Unis. (*N. d. T.*)

Sur des rails

j'étais effectivement lancé dans une course – une véritable course qui m'opposait à deux des principaux hauts responsables de la Maison-Blanche, et qui marquerait l'une des périodes les plus féroces et les plus improbables de toute ma carrière.

[...]

Le mardi 9 mars, j'[avais] été convoqué à un briefing à la Maison-Blanche dans le bureau du chef de cabinet du président, Andrew Card. C'était un homme charmant dont j'avais toujours apprécié la discrétion lors des réunions auxquelles j'assistais. Il considérait que son rôle se limitait à faciliter le travail du Président Bush. Il n'était pas un conseiller, du moins d'après mes informations. Jack Goldsmith et Patrick Philbin m'avaient accompagné. Le vice-président Dick Cheney menait les discussions. Il était assis en bout de table. On m'avait proposé un siège à sa gauche. Autour de lui se trouvaient également le général Hayden, Andrew Card, Alberto Gonzales, Bob Mueller, le directeur du FBI, et plusieurs responsables de la CIA. Jack Goldsmith et Patrick Philbin s'étaient installés à l'autre extrémité de la table, sur ma gauche. David Addington avait préféré rester debout, adossé à la fenêtre.

La première partie de la réunion a été consacrée à une présentation de l'opération *Stellar Wind*. À l'aide de graphiques, les agents de la NSA ont tenté de m'expliquer à quel point le programme de cybersurveillance s'était révélé efficace pour déjouer un complot terroriste au Royaume-Uni. Grâce aux renseignements collectés, ils étaient parvenus à établir des liens entre les différents membres d'une cellule terroriste. C'était effectivement efficace. Même si ma connaissance du sujet m'incitait à penser que nous

Une loyauté à toute épreuve

n'avions pas forcément besoin du nouveau projet de la NSA pour cela. Nous disposions déjà de tous les outils nécessaires. J'ai gardé le silence. De toute façon, ce n'était pas l'utilité du programme que nous remettions en cause. Cette question-là n'était pas de notre ressort. Notre rôle consistait à certifier qu'il s'appuyait sur une base légale.

Lorsque les analystes de la NSA ont replié leurs graphiques et quitté la pièce, le vice-président a repris la main. Nous étions assis tellement près l'un de l'autre que nos genoux auraient pu se toucher. David Addington n'était pas dans notre champ de vision, il se tenait juste derrière Dick Cheney. Le vice-président m'a regardé d'un air grave. « Comme vous avez pu le voir, m'a-t-il dit, ce programme a une énorme importance. » En réalité, il m'a déclaré : « Des milliers de gens vont mourir à cause de vos agissements. »

Dans la pièce, l'air a semblé se raréfier. Il était évident que le but de cette réunion était de faire pression sur moi, même si personne n'aurait osé l'avouer. Se voir accuser par le vice-président des États-Unis d'être responsable d'un futur 11 Septembre – il semblait même suggérer que je le souhaitais – était sidérant.

Il refusait d'entendre notre version. Il paraissait même incapable d'accepter l'idée d'être contredit. Il estimait détenir la vérité, et, à ses yeux, tous les autres avaient tort. Et ce n'était pas une bande de juristes velléitaires, et probablement de gauche, qui lui démontrerait le contraire. J'avais la tête qui tournait. J'ai rougi sous l'effet de la colère, mais j'ai vite repris ma contenance.

— Cela ne m'aide pas, ai-je dit. Cela m'attriste, mais cela ne change pas notre analyse juridique. Je suis d'accord avec vos propos sur l'importance de ce programme. Mais

Sur des rails

notre travail consiste à nous assurer qu'il est légal, or il ne remplit pas ces conditions.

Dick Cheney a exprimé sa frustration qui m'apparut normale. Le Bureau du Conseil juridique du département de la Justice avait donné un avis favorable à ce programme en 2001, et depuis deux ans et demi, le ministre de la Justice n'avait pas cessé de les assurer de sa légalité. « Comment pouvez-vous changer d'avis maintenant sur un sujet d'une telle importance ? » s'est-il indigné.

Je lui ai d'abord dit que je compatissais, puis j'ai ajouté que l'avis juridique rendu en 2001 était tellement mauvais qu'il en devenait « contraire à la loi dans sa lettre ». « Aucun juriste ne peut l'invoquer à présent », ai-je renchéri.

Du rebord de la fenêtre, on a entendu s'élever la voix de David Addington.

— Je suis juriste, et pourtant, je l'ai fait, a-t-il déclaré d'une voix glaciale.

Je continuais de fixer le vice-président.

— Oui, mais je parlais d'un bon juriste, ai-je riposté.

Habituellement, je n'étais pas aussi désagréable. Mais David Addington me faisait penser à quelqu'un. Il ressemblait aux harceleurs de mon enfance : il n'était pas très différent des gamins qui m'avaient maltraité à l'école. Et il me rappelait ce que j'avais fait subir à ce pauvre étudiant de première année à l'université.

Je n'aimais pas cela. Durant les quelques mois où j'avais rempli les fonctions de procureur général adjoint, j'avais vécu dans une tranchée avec Jack Goldsmith et Patrick Philbin. J'avais été témoin des menaces de David Addington, et j'avais vu comment, à force de harcèlement, il avait réussi à fragiliser ces deux hommes éreintés, et parfaitement honnêtes. C'était à cause de son arrogance que nous

Une loyauté à toute épreuve

étions dans le pétrin, et Jack Goldsmith et Patrick Philbin étaient des gens de grande valeur. J'en avais marre, du coup je me montrais désagréable. Sans surprise, la réunion s'est achevée peu après, sans qu'on parvienne à prendre une décision.

David Ayres, le chef de cabinet du procureur général, m'avait tenu informé de l'état de santé de notre patron. Les nouvelles n'étaient pas très réjouissantes. John Ashcroft souffrait beaucoup, et il se trouvait toujours dans l'unité de soins intensifs. Il risquait une défaillance organique, qui, dans des cas aussi sévères que le sien, pouvait se révéler fatale. Il avait été opéré le jour de ma réunion avec le vice-président.

La journée du mercredi s'est déroulée calmement sur le front du dossier *Stellar Wind*, ce qui était étrange, car le décret expirait le lendemain. Mais, en fin d'après-midi, alors que j'étais dans ma voiture, j'ai reçu un coup de téléphone de David Ayres qui me transmettait le message urgent de Janet Ashcroft : Andy Card et Al Gonzales avaient prévu de me gagner de vitesse. Ils étaient en route pour l'hôpital et il me fallait trouver une solution.

Aussitôt, j'ai appelé mon chef de cabinet, Chuck Rosenberg. J'avais pleinement confiance en lui, et j'appréciais sa capacité de discernement. Après l'avoir rapidement mis au courant de ce qui se passait, je lui ai demandé de venir me rejoindre. Puis j'ai ajouté : « Réunis autant de personnes que tu peux trouver. » Je ne sais pas exactement pourquoi j'ai dit cela, mais je pense que c'était un réflexe qui datait de l'époque où j'étais procureur de Manhattan. Dans ces années-là, lorsqu'un magistrat se retrouvait en difficulté au cours d'une audience, un appel retentissait : « Tout le monde en salle X. » Aussitôt, nous quittions nos bureaux pour aller lui prêter main-forte, sans même savoir ce qui

Sur des rails

se passait. L'un de nos collègues avait besoin d'aide, ça suffisait pour nous. On y allait.

Chuck Rosenberg s'est exécuté. Il s'est précipité vers les membres de mon équipe, et aussitôt une dizaine d'avocats se sont mis en route pour l'hôpital, sans se poser de questions. Ils avaient simplement compris que j'avais besoin d'eux.

Puis, j'ai téléphoné à Bob Mueller, le directeur du FBI, qui dînait au restaurant avec son épouse et ses enfants. Je voulais qu'il me serve de témoin. Bob et moi n'étions pas particulièrement proches et nous ne nous fréquentions pas en dehors du travail, mais je savais qu'il comprenait et respectait notre point de vue, et qu'il était un fervent défenseur de l'État de droit. Il y avait consacré son existence. Lorsque je lui ai expliqué la situation, il m'a répondu qu'il arrivait au plus vite.

Quand la Chevrolet s'est arrêtée dans un crissement de pneus devant l'hôpital, j'ai couru jusqu'à l'entrée et j'ai grimpé quatre à quatre l'escalier qui menait à l'unité des soins intensifs. J'étais soulagé d'apprendre que j'avais devancé Andrew Card et Alberto Gonzales.

La chambre de John Ashcroft se trouvait au bout d'un couloir mal éclairé dont on avait évacué les autres patients. À l'exception d'une demi-douzaine d'agents en uniforme du FBI qui veillaient sur sa sécurité, l'étage était désert. Je les ai salués d'un signe de tête et, sans perdre une minute, je suis entré dans la chambre de John.

Il était couché, et manifestement assommé par les médicaments. Il avait un teint grisâtre, il n'a pas paru me reconnaître. J'ai tenté de lui expliquer de mon mieux la situation, et de lui rappeler qu'elle avait un lien avec le sujet dont nous avions discuté lors de notre dernier déjeuner, avant son hospitalisation. Je ne saurais dire s'il a compris ce que je lui disais.

Une loyauté à toute épreuve

Je suis retourné dans le couloir échanger quelques mots avec le responsable de l'équipe du FBI chargée de sa sécurité. Je savais qu'Andrew Card et Alberto Gonzales arriveraient avec des agents des services secrets et, aussi incroyable que cela puisse paraître aujourd'hui, je craignais vraiment qu'ils ne tentent de m'expulser de force afin de s'entretenir seul à seul avec John Ashcroft. Alors, j'ai rappelé Bob Mueller sur son téléphone portable. Il était en route.

— Bob, j'ai besoin que tu donnes l'ordre à tes hommes de s'opposer à ce qu'on me fasse sortir de la chambre de Ashcroft, quelles que soient les circonstances.

Bob m'a demandé de lui passer le responsable du FBI qui était toujours à mes côtés. L'agent a écouté en silence, et s'est contenté de répondre « Oui Monsieur » avant de me rendre l'appareil.

Puis il m'a regardé, la mine imperturbable.

— Vous ne quitterez pas cette chambre, Monsieur. C'est notre théâtre d'opérations.

J'ai regagné le chevet du procureur général. Entre-temps, Jack Goldsmith et Patrick Philbin m'avaient rejoint. Je me suis assis dans le fauteuil placé à la droite du lit de John Ashcroft, sans quitter du regard sa tempe droite. Il avait les yeux fermés. Jack Goldsmith et Patrick Philbin sont restés debout derrière moi. Je l'ignorais à l'époque, mais Jack Goldsmith, qui s'était muni d'un stylo, notait dans le détail tout ce qu'il voyait et ce qu'il entendait.

En face de moi, de l'autre côté du lit, Janet Ashcroft soutenait le bras de son mari qui paraissait inconscient. Nous attendions en silence.

Quelques minutes plus tard, la porte s'est ouverte, et nous avons vu apparaître Andrew Card et Alberto Gonzales. Le conseiller juridique de la Maison-Blanche tenait à la

Sur des rails

main une enveloppe en papier kraft. Les deux hommes, qui comptaient parmi les plus proches collaborateurs du Président Bush, se sont avancés vers moi avant de s'arrêter près du lit, à quelques centimètres de la jambe gauche de John Ashcroft. J'aurais presque pu les toucher. Je me souviens d'avoir pensé que j'y serais peut-être obligé s'ils tentaient de lui faire signer un document. Le simple fait que cette idée m'ait traversé l'esprit me paraissait dément. « Vais-je vraiment me battre avec ces hommes à quelques centimètres du lit du ministre de la Justice ? »

Alberto Gonzales a pris la parole en premier.

— Comment allez-vous, monsieur le ministre ?

— Pas bien du tout, a marmonné John Ashcroft.

Alberto Gonzales a commencé alors à lui expliquer qu'il était venu avec Andrew Card à la demande du Président Bush. Le motif de leur visite concernait la reconduction d'un programme de Sécurité nationale d'un intérêt vital pour le pays. Ils avaient informé les responsables du Congrès qui mesuraient l'importance du projet. Il a conclu en disant qu'ils souhaitaient régler avec nous tous les problèmes juridiques existants. Puis il s'est tu.

C'est alors que John Ashcroft m'a stupéfié. Il s'est redressé sur ses coudes, a fixé de son regard éteint les émissaires du Président, puis il les a littéralement mitraillés sur place. On l'avait trompé sur le périmètre de ce projet d'espionnage. En limitant le nombre d'accréditations, on l'avait empêché de recueillir de précieux conseils juridiques. Puis il a ajouté qu'il avait désormais de sérieux doutes sur la légalité de certains aspects de l'opération *Stellar Wind*. « De toute façon, cela n'a plus d'importance, a-t-il conclu, parce que je ne suis pas le ministre de la Justice. » Et il a pointé sur moi un index tremblant : « C'est lui à présent le ministre de la Justice. »

Une loyauté à toute épreuve

Durant quelques secondes, tout le monde est resté silencieux.

Puis Alberto Gonzales a articulé simplement deux mots :
« Portez-vous bien. »

Sans même me regarder, les deux hommes se sont dirigés vers la porte. Une fois qu'ils ont eu le dos tourné, Janet Ashcroft s'est fendue d'une grimace et leur a tiré la langue.

Cinq minutes après qu'Alberto Gonzales et Andrew Card ont quitté le bâtiment, Bob Mueller est entré dans la chambre. Il s'est penché sur le lit et il s'est adressé à John Ashcroft en des termes extrêmement personnels qui auraient surpris tous ceux qui connaissaient bien l'inébranlable Mueller.

— Dans la vie de chaque homme vient un moment où le Seigneur le met à l'épreuve, lui a-t-il dit. Vous avez réussi votre examen ce soir.

John Ashcroft n'a pas répondu. Comme Bob Mueller l'écrira dans ses notes cette nuit-là, il avait trouvé le ministre « affaibli, à peine capable de s'exprimer, et clairement angoissé ».

La scène qui venait d'avoir lieu m'avait traumatisé. Mon cœur battait à tout rompre et j'avais la tête qui tournait légèrement. En entendant les paroles affectueuses de Bob Mueller, j'ai eu envie de pleurer. Le Droit l'avait emporté.

Mais Andrew Card et Alberto Gonzales n'en avaient pas fini avec moi. [...]